

59 | 2018

Performances du paraître

Georg Simmel (1858-1918)

« L'idée d'Europe » (1917)

GEORG SIMMEL

Traduction de Karine Stebler, Directrice honoraire des Affaires sanitaires et sociales, Patrick Watier, Université de Strasbourg et Laboratoire Dynamiques européennes (UMR 7367 CNRS / Unistra)

p. 98-101

Texte intégral

1 Cette guerre est-elle un paroxysme, une de ces fièvres qui parcourent parfois les peuples comme une épidémie, à la manière des flagellants médiévaux, et dont ils s'éveillent un jour, harassés et ne comprenant pas comment cette folie a finalement été possible ? Ou bien cette guerre creuse-t-elle dans la terre européenne des tranchées profondes et de colossaux labours, pour lui faire développer des valeurs qu'aujourd'hui nous ne pouvons même pas pressentir ? Ainsi en a-t-il été des invasions barbares, qui durent certainement apparaître aux vieilles nations civilisées comme une destruction insensée, comme une inconcevable violence – alors même qu'elles mettaient en place les conditions d'une vie productive jusqu'alors impensable, porteuse de valeurs infinies. Notre incapacité d'apporter une réponse théorique à cette question ne soulage certes pas la poussée dont celle-ci nous assaille nuit et jour. Mais elle est un acquiescement pratique à l'injonction de déployer toutes nos forces, afin que devienne réalité le sens profond de l'alternative, et non sa face insensée. Cela ne fait bien sûr que déplacer sa pression, sans la réduire pour autant, car à présent elle charge chacun de nos instants d'une responsabilité formidable, que nous ne connaissions pas en temps de paix. En temps de paix, nos buts et nos devoirs sont immédiatement clairs et visibles, et c'est donc d'eux seuls que la plupart d'entre nous se sentent responsables. À l'avenir impénétrable de se prendre en charge de la même façon ! Mais à présent nos devoirs ne se dessinent pas dans des contours nets, ils s'esquissent au contraire dans une perspective indéfinissable et de ce fait pour nous sans limites. Assurément, comme d'habitude et plus que d'habitude, tout ce qui importe est la maturité. C'est pour un monde nouveau que nous devons être mûrs, un monde que personne peut-être encore n'a pressenti ; nous savons seulement que nous avons la responsabilité, par chaque acte et chaque pensée, de lui donner sens.

2 Il est certain que la perte et le gain s'opposent dans une équation, ou une inéquation, encore insolubles. Mais en dépit de toutes les profondes réflexions de la philosophie de l'histoire, qui spéculent sur la « nécessité » de cette guerre, j'en reste à la conviction que, sans l'aveuglement et la criminelle frivolité d'une toute petite minorité d'hommes en Europe, elle ne se serait pas enflammée. Maintenant qu'elle l'est, nous y avons vécu un déploiement de forces et une exaltation au sacrifice d'une dimension inconnue jusqu'alors. Et voici qu'à ces valeurs s'opposent à nouveau, en Allemagne même, les habituelles manifestations d'un égoïsme cupide. Qui oserait trancher, aujourd'hui que nous payons chacun des gains présents ou futurs par la perte des êtres les plus chers, par la destruction suicidaire des valeurs européennes actuelles, si nos arrière-petits-enfants maudiront ou béniront cette catastrophe ? À nous les vivants, le bilan final de la guerre paraît bien incertain, ce pourrait même n'être qu'un simple abandon. Et pourtant, nous le savons, nous avons *une* chose à y perdre, une chose et rien d'autre¹ : c'est la figure spirituelle de l'unité, ce que nous nommons « Europe », qui est fracassée, et nous ne pouvons deviner comment elle s'en relèvera. Personne ne peut sérieusement croire qu'elle survive, par exemple, à l'exclusion de l'Allemagne et de l'Autriche. Il s'agit d'une perte pure et simple, dis-je ; elle ne saurait en aucun cas représenter le prix d'un accroissement de la pureté et de la force germaniques, qui résultera à coup sûr de la guerre. En contrepartie, nous n'aurons à sacrifier que l'internationalisme – dont le globe-trotterisme est la forme superlativement grotesque – ce micmac, ce va-et-vient d'intérêts et d'opinions sans frontière, ni caractère, que l'on peut considérer, au mieux, comme une abstraction de nombreuses nations, dont chacune renonce à sa valeur propre. Cette manière internationale d'être et de penser s'est hélas imposée comme une fatalité à bien des Allemands, alors qu'il s'agit d'une forme absolument secondaire, d'une ennemie de l'être national radicalement singulier, constituée uniquement par adjonction ou par élimination. L'Europe par contre est une *idée*, quelque chose de complètement primaire, accessible non par la composition ou l'abstraction – quelque tardive que soit son émergence en tant que puissance historique. Comme elle ne se place pas entre les nations mais au-delà d'elles, elle peut se relier sans difficulté à chaque vie nationale particulière. Cette « Europe » idéelle est le lieu de valeurs spirituelles que l'homme de culture d'aujourd'hui révère et conquiert lorsque, tout en gardant la possession inaliénable de son être national, il n'est pas

privé de discernement par son étroitesse. Sans conteste, les « Européens » des dernières décennies avaient dans une large mesure des caractéristiques nationales : Bismarck comme Darwin, Wagner comme Tolstoï, Nietzsche comme Bergson. Aucun d'entre eux n'est international ou cosmopolite (seul Nietzsche y tend modérément, par théorie et par volonté, sans contradiction avec son être très allemand) – mais chacun est pleinement européen. En fait, c'est parce que chacun d'entre eux met en valeur ses qualités spécifiquement nationales, qu'ils font partie des créateurs de l'« Europe ». Aspirant la sève la plus fine de l'élévation spirituelle, sans pour autant détacher celle-ci de ses racines autochtones comme le fait l'internationalisme, l'idée « Europe » ne saurait être établie logiquement ou par des contenus déterminés. Comme les autres « idées », elle ne se manifeste pas concrètement, mais se vit dans la seule intuition, qui, nous le savons, n'est que l'aboutissement d'un long effort en faveur des valeurs culturelles du passé et du présent. Les expériences de la guerre nous ont contraints d'admettre ce qu'il en était de la *réalité* de cette Europe : illusion pour beaucoup, nostalgie pour certains, possession pour une infime minorité, qui à vrai dire ne la possédait pas elle-même, mais, l'ayant créée pour soi, la détenait comme un symbole représentatif.

3 Toutefois l'idée Europe ne se tient pas dans la hauteur supra-historique qui rend inattaquables les idées métaphysiques et artistiques, religieuses et scientifiques. Elle est en effet ce qu'on pourrait appeler une *idée historique*, une création de l'esprit qui, bien que surplombant la vie dont elle s'est élevée, lui reste néanmoins liée et tire d'elle sa signification et sa force. Assurément l'idée Europe, en ce qu'elle est l'expression unique en son genre d'un complexe de biens spirituels, se distingue de l'esprit gréco-romain de l'Antiquité et de l'idée du monde catholique du Moyen-Âge – assurément elle est immortelle ; mais elle est vulnérable. Assurément elle ne peut de toute façon disparaître – mais elle peut devenir invisible, comme la comète de l'été dernier, qui n'a pas non plus disparu du monde, mais qui ne réapparaîtra peut-être que lorsque nous-mêmes aurons tous depuis longtemps disparu. Quand nous nous trompons, cela n'enlève ni sa persistance ni sa luminosité à l'idée de la vérité ; l'idée de Dieu n'est pas atteinte si le monde ne le reconnaît pas ou le renie. L'idée Europe, en revanche, dépend prodigieusement de la conscience des Européens qui converge vers elle, comme le bateau de l'onde qui le porte ; car si l'eau venait à s'assécher, il serait toujours ce bateau, mais il aurait perdu le sens qu'il y a à contenir biens et valeurs et à les transporter de lieu en lieu.

4 Aussi ne suffit-il pas que l'idée Europe ne puisse mourir : encore faut-il qu'elle vive. Et nous devons nous avouer virilement qu'elle ne le fera pas d'ici un certain temps ; cette prise de conscience évitera avant tout la déception douloureuse de certains espoirs vagues, qui déjà, ici ou là, émergent dans la littérature d'aujourd'hui. Les esprits sont trop divisés par la haine en Europe, les sympathies, même des puissances neutres, sont trop catégoriquement partisans, pour pouvoir abriter l'idée Europe ; la guerre – nous en sommes tous convaincus – laissera trop de gens défiants et déçus les uns par les autres, y compris parmi nos adversaires : leur haine commune, qui maintenant les soude contre nous de façon précaire et artificielle, refluera entre eux-mêmes après la résolution de cette crise. Non, ses membres sont à ce point écartelés que le corps – ce corps dont l'âme était cette idée – sera incapable de les porter, Dieu sait combien de temps. L'Europe a compromis le concept du « bon Européen », dont nous les aînés, en donnant et en prenant, croyions participer. Nous ne voulions aucunement devenir ainsi internationaux ou cosmopolites – ou quels que soient les noms harmonieux que l'on donne aux dissonances du déracinement – au contraire, nous voulions justement atteindre au plus profond de l'être allemand. Car de même que l'essence de la vie doit être saisie au-dessus de la vie, de même que l'esprit n'est entièrement lui-même qu'en atteignant ce qui est plus que l'esprit, ainsi – comme je l'ai exposé ailleurs dans ces pages – l'élévation au-dessus de la nationalité allemande relève-t-elle de l'être germanique lui-même. Il est vrai qu'en ont résulté pour nous d'innombrables dangers, déviations et dommages : ainsi maint arbre allemand s'est-il desséché parce que l'on a déterré ses racines du sol natal, craignant qu'elles ne l'empêchent de pousser sa cime jusqu'à l'Europe. Ces malentendus sur nous-mêmes ne doivent cependant pas nous tromper : l'aspiration à l'Europe provient quand même des racines authentiques et profondes de l'âme allemande.

5 Et c'est justement là que réside notre réconfort, en un temps où cette idée Europe figure dans les listes de nos pertes et qu'il n'en subsiste, comme de tous les noms bien-aimés, que ceux-ci : souvenir et avertissement. Des forces qui se tendaient vers elle, l'idée Allemagne devient la légataire universelle, comme de certaines autres qui, soit restreignent notre vie antérieure, soit la laissèrent s'éparpiller, et qui maintenant remontent à leur source pour en jaillir à nouveau. Mais puisque nous savons que la culture européenne n'était pas une adjonction extérieure à la culture allemande, que ce dépassement de sa vie participait de sa vie la plus intérieure, la plus particulière – alors nous savons que la culture allemande, fortifiée à l'intérieur de ses propres frontières dans une authenticité de plus en plus grande, donnera en un jour lointain une nouvelle vie à l'idée Europe, bien plus puissante et plus ample que par le passé, et lui rappellera son immortalité. Il en va comme d'un fils à qui on ferme la porte, dans la désunion et l'amertume peut-être ; à présent son avenir n'est soutenu que par l'énergie et le développement de ce qu'il est vraiment, détaché de l'être qui est venu là et qui en est reparti. Vient cependant le jour de la réconciliation, qui rouvre les portes à celui qui ne doit son enrichissement qu'à sa seule force autonome. La voix du sang se réveille pour lui dire, à lui et aux autres, que ce qu'il a réalisé dans la séparation et pour lui seul était destiné, depuis sa source la plus profonde, à se jeter dans la vieille communauté ressuscitée.

« Simmel par lui-même »

1916: « Si je fais le bilan, peut-être ai-je contribué de manière originale au développement de l'esprit par les thèmes fondamentaux suivants.

La transcendance de la vie, la caractérisation de la vie, d'après laquelle chaque moment de sa transformation continue (de son devenir autre) est non pas une partie d'elle, mais est la totalité de la vie dans la forme de ce moment particulier, la loi individuelle, l'idée fondatrice de la sociologie, le concept de vérité développé à partir de la vie (qui émergera plus tard de façon tout à fait crue et gauche, mais indépendante de mon travail caché, en tant que pragmatisme).

Puis les thèmes plus fonctionnels: dans la Philosophie de l'argent, la tentative de dérouler l'ensemble du développement culturel à partir de celui d'un seul élément culturel, de concevoir une seule ligne comme symbole de l'image totale; le type de travaux portant sur l'anse, les ruines, le cadre du tableau, le pont et la porte etc., dans lesquels il est montré que sous chaque petite surface gît un canal par lequel elle est reliée aux dernières profondeurs métaphysiques; enfin les études dans lesquelles un phénomène historique est traité comme réalisation d'une des grandes idées et possibilités de l'humanité – ce qui se dégage nettement d'abord dans l'essai sur Michel Ange, ensuite dans le Goethe et le Rembrandt. Ces trois motifs méthodiques sont au fond une chose jaillie d'un ardent désir métaphysique, qui s'exprime également dans la recherche des relations entre partie et tout, surface et profondeur, réalité et idée. À cela s'ajoutent encore quelques choses minimales: le motif philosophie de la religion dans l'article « Le problème de la situation religieuse », l'a priori de la connaissance historique, la pensée, la conception de la philosophie de l'art dans le chapitre du Rembrandt: " que voyons-nous dans une œuvre d'art? " »

Notice biographique écrite par Simmel, comme le note Gertrud Simmel, dans le cadre d'une chronique familiale qu'il tenait et destinait au cercle restreint de sa famille et de ses descendants.
Simmel (2005) GSG 24, p. 72; notice éditoriale, p. 691-696.

Notes

1 Ce dernier paragraphe a été modifié en 1917. La première version, du 7 mars 1915, est la suivante : « Certainement, ce que vit l'Allemagne en cette guerre peut être pour nous un symbole d'espoir. En effet, jamais l'histoire telle que nous la connaissons n'a réalisé une aussi forte tension entre les valeurs négatives d'une cause et les valeurs positives de son succès. Car si le déclenchement de cette guerre était dû à la folie criminelle de nos adversaires, le déploiement de force et l'ardeur désintéressée, l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice qu'elle a suscités en Allemagne, sont aussi éloignés du comportement humain moyen que des valeurs de l'autre côté. Nous ne voulons pas dire par là, avec un chauvinisme arrogant, que toutes les qualités seraient de notre côté et tous les défauts du côté de nos ennemis ; en France au moins, la guerre semble avoir fortement développé le patriotisme, le sens du sacrifice et les vertus guerrières, ce qui rend d'autant plus tragique le désastre de ce peuple. Et pourtant le peuple français n'a certainement pas dans sa totalité voulu la guerre, quand bien même il a beaucoup joué avec l'idée de la revanche – qui, tant qu'elle est restée une idée, a été une bannière suffisante pour l'idéalisme national. C'est donc que s'accomplit aussi en France, jusqu'à un certain degré, l'extraordinaire polarité des valeurs que nous vivons en Allemagne : une guerre, enflammée par l'avidité et la frivolité criminelles, continue de brûler de la flamme la plus pure, où se sont consumés le trouble, la division et l'égoïsme de la vie allemande. Pour autant, non seulement le gain qui en résulte est indissociable de la perte des hommes les plus chers, mais encore la guerre a produit une autre perte, et rien d'autre. »

Table des illustrations



URL <http://journals.openedition.org/revss/docannexe/image/667/img-1.jpg>

Fichier image/jpeg, 643k

Pour citer cet article

Référence papier

Georg Simmel, « « L'idée d'Europe » (1917) », *Revue des sciences sociales*, 59 | 2018, 98-101.

Référence électronique

Georg Simmel, « « L'idée d'Europe » (1917) », *Revue des sciences sociales* [En ligne], 59 | 2018, mis en ligne le 30 octobre 2018, consulté le 10 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/revss/667>

Auteur

Georg Simmel

Directrice honoraire des Affaires sanitaires et sociales

Patrick Watier

Université de Strasbourg

Laboratoire Dynamiques européennes (UMR 7367 CNRS / Unistra)

Droits d'auteur

Revue des sciences sociales